

Charlotte Cottard Rouvier

Pour le meilleur et pour le pire



Charlotte Cottard Rouvier

Pour le meilleur et pour le pire

© Charlotte Cottard Rouvier, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5490-5

Image de couverture : Marion Fort

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Une fois la tempête passée, tu te demanderas comment tu as fait pour la traverser, comment tu as fait pour survivre. Tu ne seras pas très sûr, en fait, qu'elle soit vraiment achevée. Mais sois certain d'une chose ; une fois que tu auras essuyé cette tempête, tu ne seras plus le même ».

Haruki Murakami

« Je vais mourir bébé »

Lorsque ces mots sortent de sa bouche pour la première fois, j'ai le souffle coupé. Je le serre fort contre moi, mon cœur s'emballe et mes larmes se mettent à couler. Je ne comprends pas ce qu'il est en train de nous arriver. Ça ne peut pas être vrai, ça ne peut pas être nous. Nous venons de nous marier, nous rentrons de voyage, nous venons d'acheter notre premier appartement, nous souhaitons fonder notre famille... et puis nous avons trente ans... la mort ce n'est pas pour nous, c'est n'importe quoi... nous sommes plus forts que ça, cela ne nous arrivera pas.

1.

Jeudi 4 février 2021

7h00. Mon réveil sonne comme à son habitude ce matin-là. Je me glisse hors du lit, prenant soin de ne réveiller ni Philippe, ni Louise, qui nous avait rejoints dans la nuit. Direction la salle de bain. J'aime ce petit moment rien qu'à moi, au calme, pour me préparer avant de démarrer la journée. De retour dans notre chambre, je vois Philippe éveillé, assis sur le lit. Il me regarde et là, tout bascule. Il me parle, mais rien n'est clair. Aucun mot qui ne sort de sa bouche ne signifie quelque chose dans notre langue. Je ne le comprends pas mais je comprends que quelque chose de grave est en train de se passer. Philippe ne se rend pas compte que ses mots ne veulent rien dire et s'énerve ne me voyant pas répondre correctement à sa demande. Il recommence sa phrase, mais je ne comprends toujours rien. Je le vois me parler, dire ces mots qui ne veulent rien dire, je le vois s'agacer et ne pas comprendre ce qu'il se passe, j'ai peur. Je lui demande de se calmer, de s'allonger un peu, mais il ne veut rien entendre et continue de s'énerver dans cette langue qui n'a aucun sens.

Entre-temps, Louise se réveille. Je lui dis d'aller dans le salon le temps que je m'occupe de Papa. Mais elle doit sentir que quelque chose ne va pas, elle quitte la pièce en larmes. D'un côté je vois mon mari en pleine crise et de l'autre côté j'entends ma fille de trois ans pleurer... Mon corps et mon esprit s'affolent et je m'écroule à terre.

Lorsque je reprends connaissance, seulement quelques secondes plus tard, Louise pleure toujours dans le salon et Philippe ne comprend toujours pas ce qu'il se passe. Je me relève au plus vite, ils ont besoin de moi. Je me dirige vers le salon pour aller voir ma fille, mais là encore, mon corps lâche et je me retrouve une seconde fois au sol. Mes larmes se mettent à couler, qu'est-ce qu'il est en train de nous arriver.

J'attrape mon téléphone et appelle Nanou, ma belle-mère. Nanou est plus exactement l'ancienne belle-mère de mon mari. Elle a été la seconde épouse de son papa, à la suite du décès de sa maman lorsqu'il avait sept ans. Elle est médecin et a été extrêmement présente pendant toutes les années de la maladie de Philippe. Elle décroche, je suis en larmes. Je lui dis que ça ne va pas, que ça ne va pas du tout et qu'il faut venir. Et puis là tout s'enchaîne... Nanou arrive, ma maman, ma sœur Camille et l'ambulance...

Nous voilà partis à l'hôpital. Philippe est suivi depuis cinq ans à L'Institut

Gustave Roussy, premier centre de cancérologie d'Europe, situé à Villejuif au Sud-Est de Paris.

2.

Tout a commencé, cinq ans plus tôt, le mercredi 9 mars 2016.

La journée débute normalement, je pars au bureau, Philippe aussi. Je suis en montage ce jour-là, je travaille depuis plusieurs années pour une émission de télévision sur une chaîne du câble. J'oublie même qu'à 17h30 Philippe a un rendez-vous pour un scanner. Après ses nombreux maux de tête de ces derniers mois, son médecin généraliste lui avait prescrit des examens.

18h00. Philippe m'appelle, je décroche et il me dit d'une voix tremblante :

— « *Tu es où ?* »

— « *Je suis encore au bureau* ».

— « *Je sors du scanner. Il y a une masse importante dans mon cerveau de 7cm sur 5. Je dois partir d'urgence faire une IRM à l'hôpital. Rentre à la maison, je t'attends* ».

Mon souffle se coupe, mon cœur s'accélère, mes larmes montent, je lui dis que ça va aller, que j'arrive. Je prends mon sac et quitte le bureau sur le champ.

Je sors du bâtiment, il fait nuit et il pleut. Je cours sous la pluie, traverse le pont de l'Alma et rejoins la ligne 9 au plus vite. Je me ressasse sans cesse les derniers mots de Philippe. Je comprends qu'il se passe quelque chose de grave, quelque chose qui va changer nos vies à tout jamais. J'ai peur.

Je monte dans le métro, m'assois sur un strapontin. Mes pensées vont dans tous les sens. Ce n'est pas possible, pas nous, pas maintenant. J'appelle ma grande sœur Camille, je lui raconte, je pleure, j'ai peur.

Station Saint Ambroise, Ça y est, j'arrive enfin. Je sors du métro en courant et brave une seconde fois la pluie. On avait l'impression que même le ciel était contre nous ce soir-là.

Me voici devant la maison. Je m'arrête, reprends mon souffle, sèche mes larmes et ouvre la porte. Il est au téléphone et raccroche dès qu'il me voit. Il me serre dans ses bras en larmes et me dit " *Je vais mourir bébé*"... Je retiens mes larmes, prends sur moi et lui dis que ça va aller, qu'on en saura plus une fois L'IRM passée.

Ce soir-là, la garde de neurochirurgie est à l'hôpital du Kremlin Bicêtre. Ce n'est pas tout près de la maison, mais Philippe veut y aller en métro. Nous voilà donc tous les deux assis sur des strapontins côte à côte, les mains si enlacées que rien ne pouvait les séparer. Nous traversons tout Paris sans bouger, sans parler. Nous sortons du métro, il pleut toujours autant. Nous remontons cette longue

allée sombre, sans parapluie jusqu'à l'entrée de l'hôpital. On aurait dit un film. Ce n'était pas nous, ce n'était pas possible, je n'arrive pas à y croire... qu'est-ce qui est en train de nous arriver.

Nous sommes tout de suite pris en charge par des neurochirurgiens. Ils lui font quelques tests, lui posent des questions. J'apprends qu'en plus de ses maux de tête, il a l'impression d'avoir des problèmes d'équilibre depuis quelque temps et qu'il a même du mal à écrire et parler... Je ne savais pas, je ne m'en étais pas rendu compte.

L'heure de l'IRM arrive. Il doit enlever son alliance. Je la prends et la coince à mon annulaire gauche en dessous de mes bagues. Je la regarde et pense à tout ce que l'on s'est promis, à toute cette vie que nous voulions vivre.

La porte se referme derrière lui, je dois attendre dans le couloir. Ce long couloir en vieille pierre, froid, vide, qui a dû voir tellement de malheurs que même les couleurs des murs ne cachent pas cette ambiance inquiétante. Je m'assois par terre dans un coin, le seul coin où je peux brancher mon téléphone déchargé et appelle ma maman. Au bout d'un moment, j'aperçois au loin sa belle-mère Nanou qui n'en pouvait plus de rester chez elle sans rien faire.

La porte s'ouvre, je m'approche de Philippe et le serre contre moi. Une fois l'IRM passée, il faut maintenant attendre, attendre les résultats. Une attente interminable mélangeant inquiétude et fatigue. Il fait froid, nuit. Philippe s'endort à plusieurs reprises sur un brancard, se réveille, part fumer. Nous scrutons chaque passage de médecins et au bout de plusieurs heures, la voilà enfin. Il doit être 23h30. Philippe s'assoit sur le brancard, je m'assois à côté de lui. La neurochirurgienne se met à parler :

— « *Nous ne pouvons pas encore dire ce que c'est, mais c'est une importante tumeur à l'arrière du cerveau de 7cm sur 5. Nous allons devoir opérer au plus vite... Demain matin... pour ensuite faire une biopsie et savoir si la tumeur est bénigne ou maligne. Les risques de l'opération sont : hémorragie, paralysie, mort...* »

Les mots sont lâchés, sans retenue, sans compassion, sans empathie. Je me les répète dans la tête « *Tumeur, opération, hémorragie, paralysie, mort, MORT* ». Je ne comprends pas ce que j'entends, *comment, pourquoi ? Mais nous venons de nous marier, d'acheter un appartement, elle le sait le docteur ?*

Nos mains se serrent de plus en plus fort. Nos larmes coulent le long de nos joues, nous ne savons pas si tout cela est bien réel. C'est un cauchemar. J'essaie de reprendre mes esprits et de lui demander si c'est une opération assez courante, j'essaie de nous rassurer, de comprendre. Je reste choquée par le peu d'empathie

dans son annonce. Elle vient de détruire nos vies en une phrase brutale et froide. Philippe, quant à lui, trouve que l'opération le lendemain matin c'est bien trop tôt. Il me serre dans ses bras et me dit une seconde fois » *Je vais mourir bébé, je suis tellement désolé de te faire subir ça* ».

Philippe ne rentrera pas à la maison ce soir. Un médecin arrive pour préparer son hospitalisation. Il lui demande si nous sommes mariés, si nous avons des enfants. Cette question est comme un coup de poignard supplémentaire. J'ai envie de lui hurler dessus. *Non, nous n'avons pas encore d'enfant, nous pensions avoir le temps, la vie devant nous...*

Je reste avec lui jusqu'à ce qu'il monte dans sa chambre. Il appelle son papa, un de ses frères. Nanou appelle les autres. Quant à moi, je prévient ma famille et mon bureau, je n'irai pas travailler le lendemain.

Sa chambre est prête, je l'accompagne et voilà le moment où je dois le laisser seul ici et repartir. Mon cœur est brisé en mille morceaux. Je n'arrive pas à réaliser ce qu'il nous arrive. La veille au soir, je dinais avec mes amies et leur parlais de notre envie d'avoir un enfant. Nous étions heureux, amoureux, confiants en la vie. Comment la vie peut-elle basculer d'un coup comme ça ?

Je le serre contre moi, lui dis que je l'aime et finis par partir. Au moment où la porte se referme, je m'effondre... Nanou me raccompagne gentiment à la maison en voiture. Nous parlons, nous pleurons... je n'y crois pas. J'ouvre la porte de notre appartement, pose mes affaires, m'assois seule sur le canapé et fonds en larmes. Il était déjà plus d'une heure du matin. Je mets son dernier t-shirt qui sent encore son odeur et m'installe de son côté du lit. N'arrivant pas à me calmer j'appelle ma grande sœur. Elle travaille depuis plusieurs années comme kinésithérapeute respiratoire à l'hôpital. Elle est douce et trouve les mots pour m'apaiser. Je finis par m'endormir, épuisée.